

## Vues d'ensemble

---

Number 287, November–December 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70636ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(2013). Review of [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (287), 57–63.



## Absences

Après l'humaniste *Country* (2005) et le captivant *L'Est pour toujours* (2011), la cinéaste Carole Laganière illustre à nouveau l'errance de gens blessés. En observatrice avisée de ses contemporains, elle filme ici les émois de l'âme et la douleur vécue par Ines, Nathalie et Deni, suite à la disparition d'un être cher. Mais, à travers ses sujets, elle s'interroge également sur sa propre vie et sa crainte d'une absence anticipée : celle du jour où sa mère, atteinte de la maladie d'Alzheimer, ne la reconnaîtra plus. Par le biais de ces histoires de vies brisées, suite à une absence inexpliquée, Laganière dresse un portrait de multiples facettes du vide laissé par la disparition. Ines renouera-t-elle avec sa mère qui l'a abandonnée ? Nathalie retrouvera-t-elle sa sœur dont elle est sans nouvelles depuis quatre ans ? Deni sera-t-il enfin en paix avec son père décédé ? Loin de nous donner les réponses, le film

## Adore

Danseuse de formation, Anne Fontaine débute son incursion dans l'univers du 7<sup>e</sup> art par le biais d'une carrière d'actrice, avant de se lancer dans la réalisation en 1992, avec son premier long métrage primé du Prix Jean Vigo, *Les histoires d'amour finissent mal... en général*. Le parcours d'actrice d'Anne Fontaine fut certainement favorable à la qualité d'interprétation des acteurs dans *Adore*, qu'elle a su diriger de main de maître. Le tandem Robin Wright – Naomi Watts crève l'écran dans une histoire qui aurait pu facilement devenir risible, sans une interprétation juste et touchante. Adapté de la nouvelle *Les Grand-mères* de Doris Lessing, *Adore* relate le parcours de Liz et Roz, amies d'enfance inséparables ayant chacune un fils. La relation symbiotique des deux femmes évoque un amour non consommé, flirtant avec le lesbianisme lors de certaines scènes (pour faire fuir un prétendant que Liz ne désire pas, par jalousie du mari de Roz quant à son amitié avec Liz). Cependant, le saphisme n'est



nous fait partager leurs quêtes intérieures et l'intimité de leurs recherches, et illustre la résilience hors norme dont ils font preuve pour retrouver la trace de leurs chers disparus.

Ces quêtes intérieures, soulignées par les commentaires des intervenants, s'accompagnent de leurs déplacements dans des univers concrets. Voyages en train ou en taxi, séjours dans des chambres d'hôtel dont on efface toute trace du passé, autant de mouvances solitaires à la recherche de l'autre. Et partout, des fenêtres et des vitres au travers desquelles le monde extérieur qui abrite peut-être l'être disparu nous apparaît. Laganière utilise le plan fixe pour ses séquences intérieures plus intimes, tout en laissant la caméra à l'épaule accompagner les déplacements. La sobriété de la réalisation est remarquable et sait s'effacer derrière ses sujets pour ne rien voler du courage dont ils font preuve. À l'instar de *Country*, le film ménage aussi quelques moments de légèreté, surtout en la personne de Colette, la mère de la cinéaste, dont la maladie ne semble pas avoir affecté le sens de la bonne humeur. Par son sujet profond et son traitement tout en pudeur et en retenue, *Absences* nous invite donc à réfléchir sur notre relation avec ceux que nous aimons et nous fait prendre conscience de la valeur inestimable de leur présence.

Charles-Henri Ramond

■ Origine : Canada [Québec] – Année : 2013 – Durée : 1 h 14 – Réal. : Carole Laganière – Scén. : Carole Laganière – Images : Dominic Dorval – Mont. : Aube Foglia – Mus. : Luc Sicard – Avec : Colette Sauvageau, Deni Yvan Béchard, Nathalie Bergeron, Ines Hajrovic – Dist. / Contact : ONF.

qu'allusif, puisque Liz et Roz s'éprennent réciproquement du fils de l'autre, qu'elles ont vu grandir. Désormais dans la fleur de l'âge, les deux beaux hommes entament, chacun de leur côté, une relation sexuellement consumée avec celle qui pourrait être leur « deuxième mère », les pères étant quasi absents du récit (Liz est veuve; le mari de Roz, enseignant à Sydney, est rarement à la maison). Clairement, les relations amoureuses entre Liz et Tom, puis Roz et Ian sont taboues, dû à l'écart d'âge des protagonistes. Entre les lignes, cette relation amoureuse sexuellement explicite revêt un caractère incestueux, vu la relation « familiale » qui unit le quatuor amoureux.

Lors de la présentation de *Adore*, en clôture du Festival des films du monde, la réaction du public fut d'ailleurs très révélatrice. Plusieurs rires trahissaient non pas l'incohérence du récit, mais le malaise général du public face à cette histoire, où plusieurs verront maints tabous. Pourtant, on s'étonne peu de voir des hommes d'âge mûr coucher avec de jeunes filles ? Cependant, l'inversion provoque davantage ou, du moins, semble créer un malaise... De ce fait, *Adore* mérite reconnaissance. D'autant plus que ce « malaise » est soutenu par de superbes images de l'idyllique Nouvelle-Galles du Sud, mettant en valeur la passion des corps des acteurs(trices) et leurs remarquables interprétations.

Julie Vaillancourt

■ Origine : France / Australie – Année : 2013 – Durée : 1 h 40 – Réal. : Anne Fontaine – Scén. : Christopher Hampton, d'après la nouvelle *Les Grand-mères* de Doris Lessing – Images : Christophe Beaucarne – Mont. : Luc Barnier, Ceinwen Berry – Mus. : Christopher Gordon – Int. : Robin Wright, Naomi Watts, Xavier Samuel, James Frecheville, Ben Mendelsohn – Dist. / Contact : Remstar.

## Amsterdam

Trois vieux chums décident de calmer leur crise de la quarantaine en passant leur week-end de pêche annuel à Amsterdam, à l'insu de leurs épouses respectives. Amsterdam est la ville de tous les vices pour eux, à l'instar de Las Vegas, mais avec l'avantage supplémentaire d'offrir des vices *légalisés*! Les voici donc prêts à vivre leur propre *Hangover*, en passant par toutes les émotions – et, malheureusement, tous les clichés du genre aussi. Bien sûr, il y a le mal marié dont l'épouse aigrie est si *contrôlante* qu'ils en sont tous deux pathétiques (elle, pour sa bile perpétuelle; lui, pour sa mollesse à la quitter). Bien sûr, ledit mal marié est secrètement amoureux de l'épouse de son meilleur ami, lequel est évidemment le rebelle taciturne du groupe. Bien sûr, c'est celui-ci qui entraîne ses amis dans l'excès (joints de la grosseur d'un havane, alcool coulant à flots, prostituées, cocaïne), y compris le plus réticent du trio, évidemment gros nounours heureux en couple et père comblé. Bien sûr, c'est notre comparse taciturne qui décide de plaquer ses copains, forçant ces derniers à inventer une histoire abracadabrante pour expliquer son absence au retour de voyage, alors qu'ils devraient tous en fait revenir du chalet.

C'est sur ce canevas relativement usé que le scénario repose. Le film commence bien, avec nos trois amis préparant méticuleusement leur mensonge, leur *plan*. Malheureusement, mis à part les images de Jérôme Sabourin, fort belles et efficaces, ça dérape dès l'atterrissage à Amsterdam. On sait d'emblée qu'on



aura droit à peu de choses de plus qu'une énième variation sur le thème du mâle québécois en mal d'adolescence attardée – mystérieuse disparition et secrets pseudo-dévastateurs hautement prévisibles en plus. S'il est vrai qu'ils sont moins cyniques que les hommes de *Québec-Montréal* ou des *Invincibles*, et moins *hénarques* que *Les Boys*, les gars d'*Amsterdam* demeurent à la surface de cette amitié qui ne tient qu'à un fil, celui des souvenirs et des espoirs partagés aujourd'hui déçus. Ils semblent à tout moment vouloir plonger, mais ne réussissent plutôt qu'à nous servir des répliques répétitives (le *plan*, le nouveau *plan*, respecter le *plan*, *ad nauseam*) et mélodramatiques («C'est ta faute, t'as brisé nos vies!»). Si ce n'est pas vraiment inintéressant, ce n'est pas suffisant non plus.

Claire Valade

■ **Origine :** Canada [Québec] – **Année :** 2013 – **Durée :** 1 h 48 – **Réal. :** Stefan Miljevic – **Scén. :** Stefan Miljevic, Louis Champagne, Gabriel Sabourin – **Images :** Jérôme Sabourin – **Mont. :** Carina Baccanale – **Mus. :** Ramachandra Borcar – **Int. :** Louis Champagne, Gabriel Sabourin, Robin Aubert, Fanny Mallette, Marie-Chantal Perron, Suzanne Clément – **Dist. / Contact :** Séville.



## Ariel

En 2009, Laura Bari nous avait agréablement surpris avec *Antoine*, son premier documentaire, primé à de nombreuses reprises, ici comme à l'international. Déjà, la réalisatrice argentino-canadienne faisait du handicap physique le cœur de son propos en nous présentant Antoine Huong, un petit garçon de 5 ans atteint de cécité. Dans ce nouveau film plus personnel, elle a suivi durant plusieurs années le combat d'Ariel Bari (le lien de parenté reste inexpliqué), bien décidé à reconstruire ses jambes, après les avoir perdues dans un accident du travail survenu en 2004. Sentant sa vie chavirer suite au changement radical de son état mental et physique, Ariel s'est attelé à concevoir lui-même deux jambes hydrauliques joliment nommées «hydropedias», en raison des systèmes hydrauliques nécessaires à leur fonctionnement. Tourné à Mendoza, ville natale de l'auteure-réalisatrice, située en bordure des Andes, *Ariel* bénéficie de la luminosité et de la

splendeur des paysages, utilisés ici en contrepoint d'un milieu de vie exigüé et en piteux état.

À l'instar de son précédent film, Bari mélange la quotidienneté de l'action avec des moments de pure poésie, comme cette scène centrale qui récapitule en images animées les moments forts de la prothèse à travers l'histoire. Au-delà du portrait touchant d'un homme marqué à vie, elle nous offre une œuvre à forte évocation poétique, puisant dans l'univers psychologique de son sujet pour illustrer cette quête personnelle qui transcende l'exploit technique. Car si la volonté de se reconstruire physiquement est indéniable, elle est surtout l'expression d'un besoin de reconstruire une personnalité et une vie à peu près normale. Le parcours d'*Ariel* n'a pourtant pas été simple. Le film retranscrit avec justesse et précision les incertitudes technologiques et se fait pudique lorsqu'il aborde la vie familiale vacillante d'Ariel et de ses proches. Les démons intérieurs, les rêves de jours meilleurs et l'angoisse de tout perdre peuplent donc ce parcours intime hors du commun, parsemé de moments de doutes profonds et de joies ultimes. Faisant preuve d'un véritable travail de mise en scène et d'une recherche visuelle de premier ordre, Laura Bari marque à nouveau les esprits avec ce film qui s'avère l'une des œuvres documentaires québécoises les plus intéressantes de l'année.

Charles-Henri Ramond

■ **Origine :** Canada [Québec] – **Année :** 2013 – **Durée :** 1 h 35 – **Réal. :** Laura Bari – **Scén. :** Laura Bari – **Images :** Laura Bari – **Mont. :** Laura Bari – **Mus. :** Florencia Di Concilio – **Son :** Stéphane Bergeron – **Avec :** Ariel Bari, Alba Gonzalez, Aldana Bari, Rocio Bari, Andrés Bari, Dr Silvana Mercante, Antonio Garcia Orayo – **Dist. / Contact :** ONF.



## Autoportrait sans moi

Réalisé dans le cadre du Programme de cinéastes en résidence à l'ONF, *Autoportrait sans moi* de Danic Champoux (*Mom et moi*, 2011; *Séances*, 2012) affiche clairement sa volonté de s'éloigner des chemins traditionnels dévolus aux documentaires. Ici, pas de sujet central. Ou plutôt, une multitude de sujets, des plus tragiques aux plus risibles, recensés dans une cinquantaine de récits anonymes livrés à la caméra. Les témoignages abordent autant la dépression, le suicide ou l'existence certaine des extraterrestres. Filmées en plan américain, sur un fond blanc parsemé ici et là de taches noires, ces confessions forment ainsi une mosaïque des préoccupations québécoises actuelles que le réalisateur agence, de manière à donner un portrait éclaté et parfois déroutant de notre société. Si elle détonne dans le documentaire de long métrage québécois, la formule n'a toutefois rien de bien nouveau. Elle ressemble peu ou prou à ce

que nous connaissons déjà par l'entremise des innombrables heures produites par la télé-réalité. Confessions coupables, aveux les plus secrets ou confidences inédites, tout cela est du déjà-vu. Ce qui distingue le film, c'est sa capacité à laisser la parole à ses sujets, en dehors de rares interventions du réalisateur, sans jamais tomber dans la dramatisation, même dans les moments les plus difficiles à supporter.

À l'instar de *Séances*, qui nous plongeait dans le quotidien d'un centre d'oncologie à Cowansville, Champoux nous montre à nouveau l'extraordinaire de nos vies ordinaires et parvient à transposer toute la magie et l'émotion, sans jamais en amplifier les effets. Toutefois, si l'audace de l'entreprise est louable, le résultat laisse quelques regrets, notamment dans la faible représentation des communautés culturelles et dans la trop timide ligne directrice reliant les interventions. Néanmoins, *Autoportrait sans moi* représente ce regard du cinéaste porté vers l'autre afin de mieux appréhender son temps et son environnement, et nous aide de ce fait à réfléchir sur notre propre personnalité. Cette mosaïque bigarrée de fragments de personnalités aurait certes mérité un peu plus d'unité, mais n'en compose pas moins un miroir dont le reflet représente ce que nous sommes dans toute notre diversité. Mieux comprendre l'autre pour aplanir nos différences, voilà bien l'effet produit par ce documentaire étonnant et attirant.

Charles-Henri Ramond

■ Origine : Canada [Québec] – Année : 2013 – Durée : 1 h 40 – Réal. : Danic Champoux – Scén. : Danic Champoux – Images : Jean-Pierre St-Louis – Mont. : René Roberge – Dist. / Contact : ONF.

## L'Autre Maison

C'est dans la vie personnelle de Mathieu Roy qu'il faut chercher pour trouver la prémisse à ce premier long métrage de fiction. Son frère, le journaliste Patrice Roy, et son père, le journaliste et diplomate Michel Roy (décédé en 2011 à l'âge de 82 ans), lui ont sans doute dicté les contours des personnages d'Henri, le père (Marcel Sabourin), et de Gabriel (Roy Dupuis), reporter établi à Paris. À partir de ces bases autobiographiques, Roy a composé un drame portant une lourde charge émotive, qui affiche clairement ses ambitions à travers une réalisation léchée et une direction artistique de belle facture. Le scénario aborde de front les conséquences de la maladie sur Henri, ainsi que celles, indirectes, affectant ses proches, en l'occurrence ses deux fils. Hélas, malgré ses louables intentions de départ, le film se perd assez vite dans les multiples drames personnels qui émaillent ce portrait trop riche et trop fiévreux d'une famille sans attaches.

Noyé dans des intrigues secondaires mal amenées et mal exploitées, le thème principal – celui de la vieillesse et de la perte d'autonomie – paraît alors relégué au second plan et perd de sa force devant la multitude de confrontations douloureuses, de problèmes de couples, de conflits larvés ou de trop nombreux développements parallèles. Certes, les scènes afghanes des reportages de Gabriel sont des reconstitutions convaincantes, mais avaient-elles besoin d'autant de place ? Il en va de même de l'interlude musical et des problèmes

d'alcoolisme sous-jacents d'Éric (Émile Proulx-Cloutier) qui semblent collés au récit sans raison apparente. À l'instar de Jacques Godin dans *La Dernière Fugue* (Léa Pool, 2010), Marcel Sabourin – dont l'interprétation lui valut un prix au FFM – dresse le portrait tout en finesse d'un vieillard qui s'enferme peu à peu dans son « autre maison ». Dans une distribution très inégale, dont les effets donnent au film des allures de psychodrame, il est bien le seul à tirer son épingle du jeu. Notons cependant la beauté des images de Steve Asselin, enfermant Henri dans les errances de sa maladie que la métaphore assimile ici aux dédales d'une forêt dense et mystérieuse. Ces scènes sont les plus beaux moments de *L'Autre Maison*, la première fiction à demi convaincante de Mathieu Roy.

Charles-Henri Ramond



■ Origine : Canada [Québec] – Année : 2013 – Durée : 1 h 45 – Réal. : Mathieu Roy – Scén. : Mathieu Roy, Michael Ramsey – Images : Steve Asselin – Mont. : Louis-Martin Paradis – Int. : Marcel Sabourin, Roy Dupuis, Émile Proulx-Cloutier, Florence Blain Mbaye, Julie Gayet – Dist. / Contact : TVA Films.

Couverture

## De rouille et d'os

9 novembre 2012 / Aucun commentaire

### À CORPS PERDUS

Quelle belle chose de constater, autant pour le public que pour les critiques, que certains cinéastes font leur « meilleur film » à chaque nouvelle proposition. C'est bien le cas de Jacques Audiard qui, après l'édifiant et magnifique *Un prophète*, surprend de mille et une façons avec *De rouille et d'os*. Film primaire, concret, où le corps est omniprésent, filmé avec religiosité, emportement et totalité.

>> [Élie Castiel](#)



### Primeurs



Semaine du 25 au 31 octobre 2013

[« Articles plus anciens »](#)

### En kiosque

Vic+Flo ont vu un ours

No 286 | Septembre-Octobre 2013

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

# WWW.REVUESEQUENCES.ORG

FILMS | ENTREVUES | ÉVÉNEMENTS | DOSSIERS / ÉTUDES | BLOGUE

*Richard Gervais*

## Les jumeaux du bistro



Roman

*Fondation littéraire Fleur de Lys*

## Les jumeaux du bistro, Roman, Richard Gervais, Fondation littéraire Fleur de Lys

Fils d'un immigrant italien établi à Montréal depuis une quarantaine d'années, les jumeaux Forte – Julien (Giuliano) et Marcel (Marcello) – sont tous deux employés au bistro de leur père. Plus volubile, Marcel agit à titre d'hôte et de caissier, alors que Julien est serveur.

Âgés de 33 ans, les deux frères s'entendent plutôt bien, mais ils ont peu de choses en commun. Sympathique et grassouillet, Julien ne fait pas partie de cette catégorie de mâles qui font tourner les têtes. On ne saurait en dire autant de Marcel dont la gueule de star attire comme un aimant les regards féminins. Les jumeaux diffèrent également dans leurs préférences sexuelles : Marcel est hétéro et Julien est gay.

Dans ce bistro exigu mais chaleureux, la clientèle est variée à souhait. On y voit, entre autres, le journaliste culturel Albert Martin qui s'y régale régulièrement. Quant à Madame Lajoie, élégante septuagénaire riche à craquer, elle mange peu car elle se soucie de sa santé. Il y a aussi un certain Louis-Paul, séduisant, la cinquantaine, mais parfois soupe au lait.

Ces clients sont servis, tantôt par Julien, tantôt par la rousse Marjorie, plus très jeune et manquant de classe, mais fort dévouée.

Comme on le sait, chaque famille a au moins un secret jalousement gardé et les Forte n'y font pas exception... Les interactions entre les employés et les clients du Bistro Chez Forte constituent la trame de ce premier roman de Richard Gervais.

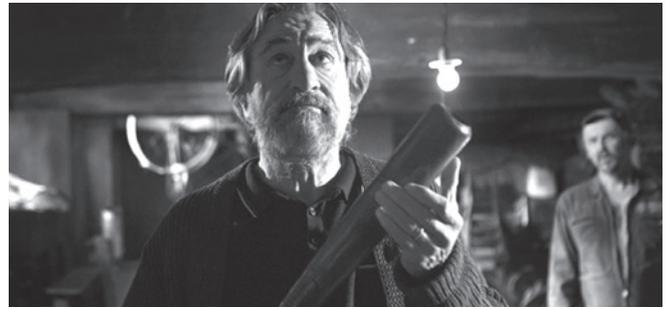
En vente maintenant sur Internet en format papier et numérique

<http://manuscritdepot.com/a.richard-gervais.1.htm>

## The Family

Il fallait peut-être au vénérable Luc Besson qu'il adapte un univers étranger aux siens (celui du romancier Tonino Benacquista) pour accoucher de son meilleur film depuis près de 20 ans, soit depuis *The Professional*. Toujours est-il que cette adaptation de *Malavita* offre un cocktail fort agréable d'humour noir et de péripéties violentes. Bien entendu, le scénario n'est pas neuf et il se nourrit parfois un peu trop de nombreux lieux communs, mais ce croisement entre *The Sopranos* et *Goodfellas* est beaucoup plus comestible que la majorité des films indigestes écrits, produits ou réalisés par Besson au cours des dernières années. D'ailleurs, plusieurs s'amuseront à y retrouver quelques acteurs de la célèbre série américaine comme Vincent Pastore, Greg Antonacci et quelques autres, dans de courtes apparitions.

La principale force du film est son sens de l'autodérision. Besson se joue des conventions et y va même de plusieurs références à l'univers des films de gangsters (notamment à celui du chef-d'œuvre de Scorsese, qui a produit le film) et au cinéma américain en général, qu'il adore depuis toujours. On peut reprocher une certaine redondance sur les différences entre les mœurs et coutumes entre Français et Américains, dont le film se moque allègrement, mais la mise en scène alerte et le ton d'ensemble l'emportent sur ces quelques divagations faciles. Étonnamment, Besson trouve ce ton juste entre l'humour, le sérieux et cette violence parfois percutante. On sent moins la paresse dans le traitement et Besson ose même quelques



séquences audacieuses au niveau formel (effets de transitions recherchés, ellipses, retour en arrière) qui nous rappellent que ce réalisateur est avant tout un styliste qui s'entoure toujours de bons techniciens. Ces trouvailles formelles compensent aussi pour le manque de profondeur des personnages secondaires (celui de Tommy Lee Jones, par exemple), et quelques longueurs et répétitions dans la conduite du récit. En patriarche repent et en bonne forme, Robert De Niro (à mille lieues de son cabotinage dans *Analyze This*) domine l'interprétation avec une de ses meilleures performances des dernières années. Bref, *The Family* est un bon divertissement qui contient suffisamment de surprises pour qu'on se laisse prendre au jeu.

Pascal Grenier

■ **LA FAMILLE** | Origine : États-Unis / France – Année : 2013 – Durée : 1 h 52 – Réal. : Luc Besson – Scén. : Luc Besson, Michael Caleo, d'après le roman de Tonino Benacquista – Images : Thierry Arbogast – Mont. : Julien Rey – Mus. : Evgueni Galperine, Sacha Galperine – Int. : Robert De Niro, Michelle Pfeiffer, Tommy Lee Jones, Dianna Agron, John D'Leo, Vincent Pastore – Dist. / Contact : Séville.



## Jappeloup

Christian Duguay, bien que québécois, n'avait encore jamais fait de film en français. Le savoir à la tête d'un long métrage comme *Jappeloup* avait donc de quoi surprendre. En effet, non seulement s'agit-il d'un film réalisé en France, mais il traite également d'un sujet qui semble très éloigné de l'univers habituel du metteur en scène (l'histoire vraie d'un cheval trop petit et trop caractériel pour la compétition, que son propriétaire Pierre Durand a conduit jusqu'à la médaille d'or aux Jeux olympiques de Séoul). Ce que l'on sait peut-être moins, c'est que Christian Duguay est un cavalier émérite, jadis membre de l'Équipe canadienne de sauts d'obstacles. De son côté, l'acteur-scénariste du film, Guillaume Canet,

participa aux Championnats de France Junior, avant qu'une chute ne mette fin à sa passion. Ces informations sont loin d'être anecdotiques : que le réalisateur, le scénariste et l'acteur principal connaissent aussi bien les chevaux et les concours hippiques apporte au film un indéniable accent de vérité.

En plus de cette évidence, Christian Duguay, en technicien connaissant bien son travail, nous livre une mise en scène solide. Il est aussi habile pour filmer les lieux et les ambiances si particulières du milieu de l'équitation qu'attentif à ses personnages, à leurs regards, à leurs gestes. De son côté, Guillaume Canet confirme son talent d'acteur. Malheureusement, il confirme aussi ses petites faiblesses de scénariste. Comme s'il doutait de l'intérêt de son sujet, il multiplie les épisodes spectaculaires ou larmoyants de manière artificielle et finit par étouffer la justesse de certains dialogues par une avalanche de bons sentiments. Cependant, les qualités de l'ensemble nous permettent aisément d'entrevoir le potentiel qu'aurait pu avoir le film si le scénario avait été un peu élagué.

Et si Christian Duguay réalisait un peu plus de films en français ? Ça ne lui va pas si mal, finalement !

Jean-Marie Lanlo

■ Origine : France – Année : 2012 – Durée : 2 h 10 – Réal. : Christian Duguay – Scén. : Guillaume Canet, d'après le roman *Crin noir* de Karine Devilder – Images : Ronald Plante – Mont. : Richard Marizy – Mus. : Clinton Shorter – Int. : Guillaume Canet, Marina Hands, Daniel Auteuil, Lou de Laâge, Tchékya Karyo, Jacques Higelin, Marie Bunel, Joel Dupuch – Dist. / Contact : Séville.

EN JAPONAIS SAMOURAÏ VEUT DIRE « CELUI QUI SERT »



## UN GRAPHISTE À VOTRE SERVICE

Simon Fortin, designer graphiste | (514) 526-5155 | info@samourai.ca | be.net/samourai



## Runner Runner

À partir d'un scénario écrit par les scénaristes des films *Rounders* et *Knockaround Guys*, le réalisateur Brad Furman (le passable *The Lincoln Lawyer*) se contente d'un suspense purement fonctionnel et criant d'invéraisemblances. Reprenant la formule de leurs deux films écrits et réalisés il y a plus de dix ans (*gambling* et milieu interlope), mais en l'adaptant au goût du jour (le poker en ligne), le duo Koppelman-Levien ne fait que rabâcher certains éléments discordants qui concourent à la représentation d'un univers cupide. Pourtant, l'idée de départ – ces jeunes étudiants américains qui se livrent aux jeux de hasard sur Internet afin de financer des études toujours plus coûteuses – est un sujet sociétal bien ancré dans la réalité d'aujourd'hui. Mais au bout d'une dizaine de minutes, le cinéaste évacue cet aspect social afin

de se concentrer sur un suspense tellement prévisible que l'on s'ennuie à de nombreuses reprises devant cet amoncellement de clichés éculés. Une fois l'action déplacée dans le décor exotique et mal exploité du Costa Rica – le film aurait pu se passer un peu partout et ça n'y changerait rien –, *Runner Runner* accumule les invraisemblances à une vitesse effarante. La suite consiste en un suspense artificiel parsemé d'affrontements aléatoires et de règlements de comptes aussi peu excitants.

Justin Timberlake a beau continuer ses efforts pour se reconvertir en acteur, force est d'admettre qu'il n'a pas encore l'étoffe d'un jeune premier. Quant à Ben Affleck, il retrouve son indifférence d'il y a plusieurs années en tant qu'acteur et il s'avère peu convaincant en parrain du jeu. La jolie Gemma Arterton est présente, mais son rôle est tellement mal défini qu'elle fait presque figure d'accessoire, comme le reste des seconds rôles d'ailleurs. C'est à se demander ce qui a bien pu motiver Leonardo DiCaprio à produire un tel film. Au mieux et sans la présence de ses deux vedettes, ce suspense aussi bousculé qu'anémique passerait totalement inaperçu dans le rayon des DTV (Direct-to-video).

Pascal Grenier

■ LA BANQUE GAGNE TOUJOURS | Origine: États-Unis – Année: 2013 – Durée: 1 h 31 – Réal.: Brad Furman – Scén.: Brian Koppelman, David Levien – Images: Mauro Fiore – Mont.: Jeff McEvoy – Mus.: Christophe Beck – Int.: Justin Timberlake, Ben Affleck, Gemma Arterton, Anthony Mackie, John Heard, Michael Esper – Dist.: Fox.

## Rush

L'idée de remettre au goût du jour la rivalité entre les coureurs automobile Niki Lauda et James Hunt peut sembler séduisante pour les fans de F1, et complètement aberrante pour tous ceux qui trouvent ce sport dépassé et vain. Peu importe la position sur le sujet, il n'en demeure pas moins que le film de Ron Howard regorge d'adrénaline et de stratégies visuelles et auditives pour plonger le spectateur au cœur de l'univers de la course automobile en évoquant le danger, la vitesse, mais aussi l'excitation. Évidemment, on passe beaucoup de temps à alimenter les incessants duels entre les deux hommes, en prenant soin de souligner leurs personnalités antagonistes. Mais au-delà de cette relation, la force du film réside dans la manière de représenter les courses automobiles. D'un circuit à l'autre, l'énergie est palpable grâce à un montage effréné et rythmé, une enfilade de gros plans sur les pistons, les bougies et l'odomètre, le tout accompagné d'un vrombissement sonore constant.

Certains y verront l'éloge de la puissance automobile. Mais avec cet ensemble de procédés techniques efficaces, Howard parvient – dans un premier temps – à évoquer l'anticipation alors que la course s'appête à débiter, et à faire ressentir – dans un deuxième temps – un mélange de stress et de contrôle, chapeauté par un ardent désir de victoire. En outre, grâce au grain apparent et au traitement des couleurs, le spectateur peut avoir l'impression de regarder tous les événements à partir d'un téléviseur des années 1970. En plus de la séquence de l'accident de Lauda,



un autre moment marque visuellement le film, soit la dernière course de l'année 1976, au Japon. On y présente, sous des torrents de pluie, les préparatifs difficiles, grâce à des cadrages très serrés sur les véhicules trempés et des gros plans sur les visages anxieux des protagonistes. Dès que la course débute, l'eau éclabousse dans toutes les directions, créant un effet visuel particulièrement réussi. Même si le film manque parfois de finesse en créant des personnages possiblement plus stéréotypés que les modèles originaux, *Rush* porte bien son titre car, au-delà de la rivalité entre Hunt et Lauda, c'est ce sentiment de hâte, cette émotion forte que l'on ressent lorsqu'on risque sa vie à bord d'un bolide, qui prend une place prépondérante dans le film.

**Maxime Labrecque**

■ Origine : États-Unis / Allemagne / Royaume-Uni – Année : 2013 – Durée : 2 h 03 – Réal. : Ron Howard – Scén. : Peter Morgan – Images : Anthony Dod Mantle – Mont. : Daniel P. Hanley, Mike Hill – Mus. : Hans Zimmer – Int. : Chris Hemsworth, Daniel Brühl, Olivia Wilde, Alexandra Maria Lara, Pierfrancesco Favino – Dist. / Contact : Séville.



## The World's End

Regarder une comédie du trio Wright-Pegg-Frost, c'est comme se retrouver entre copains de toujours. Il semblait donc tout indiqué que les retrouvailles de vieux amis soient précisément le sujet de *The World's End*. Campant l'action dans l'un de ces charmants villages anglais typiques, à l'instar de *Hot Fuzz*, les auteurs prennent un malin plaisir à lever à nouveau le voile sur les horreurs inavouables (réalistes et fantaisistes) qui se cachent sous le vernis du pittoresque. Si le thème du village faussement idyllique avait donc déjà été abordé avec jubilation, le faux ne s'en tient plus ici à la toile de fond et à ses personnages décoratifs. Les principaux protagonistes sont aussi amenés à révéler et à accepter leurs déceptions, leurs regrets, leurs illusions – leur côté sombre, quoi. C'est particulièrement le cas de Gary (Pegg), adolescent atterré franchement rustre, qui entraîne ses vieux amis sur la déroute d'une épique tournée de 12 pubs. Incapable

de vieillir et d'accepter les responsabilités de l'âge adulte, Gary est aussi resté coincé dans le passé, attaché à l'idée qu'une bonne pint est le scellant idéal des amitiés sincères. Rien de moins que la fin du monde – figurative (c'est le nom du 12<sup>e</sup> pub) et littérale ! – pourra enfin le libérer de ce carcan.

On retrouve donc Wright et sa bande avec un bonheur empreint de familiarité, de tendresse et de pincements au cœur entre deux fous rires complètement dingues, bien imbibés d'une complicité ironique. Avec eux comme avec des copains avec qui l'on partage un même langage de geeks assumés, on reconnaît instantanément les codes de la culture populaire et les nombreuses références à des œuvres bien-aimées. C'était le cas de l'apocalypse zombie de *Shaun of the Dead* battant à la cadence de *Don't Stop Me Now* de Queen. C'était aussi celui des deux cop buddies classiques de *Hot Fuzz* aux prises avec une secte déjantée digne de *The Wicker Man*. Ce l'est toujours dans *The World's End* avec son invasion de robots extraterrestres aux échos de *Invasion of the Body Snatchers* et *Village of the Damned*. Avec eux comme avec des copains qui connaissent et qui acceptent tout de nous (nos espoirs, nos excentricités, nos secrets), on passe une soirée aussi allumée qu'échevelée, portée par une légèreté ponctuée de moments de gravité bien sentie. ☺

**Claire Valade**

■ Origine : Grande-Bretagne – Année : 2013 – Durée : 1 h 49 – Réal. : Edgar Wright – Scén. : Edgar Wright, Simon Pegg – Images : Bill Pope – Mont. : Paul Machliss – Mus. : Steven Price – Int. : Simon Pegg, Nick Frost, Martin Freeman, Paddy Considine, Eddie Marsan, Rosamund Pike – Dist. / Contact : Séville.